

## Bernard Marbot

Conservateur en chef à la Bibliothèque nationale de France, responsable des collections de photographies anciennes du département des Estampes et de la Photographie. Il est l'auteur de nombreux ouvrages et de catalogues d'exposition sur la photographie française du XIX<sup>e</sup> siècle.



## Michel Chaillou Les amants des heures

**Michel Chaillou**  
Écrivain

Depuis *Jonathamour*, son premier livre publié en 1968, roman d'aventures intérieures à travers Paris, s'affirme cette ambition d'inventer une langue qui permette de pratiquer une écoute particulière de l'énigme du monde. D'où l'attention extrême portée à certains lieux à forte densité d'échos comme le château du *Domestique chez Montaigne* (1983) ou le projet de percevoir l'affinité résonnante entre un

pays et un livre, en l'occurrence le Forez et *L'Astrée* d'Urfé dans *Le Sentiment géographique* (1976). En ce sens, l'entreprise autobiographique engagée avec *La Croissance des voleurs* (1989) se lira comme une volonté d'explorer les caches intimes de l'être, afin de s'approcher au plus près de l'inconnu qui nous affronte sans cesse. Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a aussi créé et dirigé la collection « Brèves / Littérature » aux éditions Hatier. Dernière parution : *Indigne Indigo*, Seuil, 2000.



## Débardeurs et commis au café Fradin des Halles

Phot. professionnel inconnu

Vers 1900

Épr. au chlorure, 23,9 × 30,2 cm

Anc. coll. Sirot (D 10161)

BNF, Estampes et Photographie, En

Peu fournie chez nous dans les décennies précédentes, l'iconographie relative aux classes laborieuses se développe autour de 1900. Auparavant le monde du travail était rarement représenté en tant que tel, sa présence renvoyant soit à une typologie (petits métiers, folklore, ethnographie), soit à une activité commémorative (fête, cérémonie, célébration du chantier ou de l'usine). **B. M.**

Un hasard, une visite dans les sous-sols de la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, accompagné de mentors particulièrement avisés, et peut-être un souvenir de Nerval, du noctambule Gérard des *Nuits d'octobre*, me firent découvrir de si surprenants clichés d'autres époques, que je n'eus de cesse de les interroger, de les tutoyer. En quoi consiste donc ce temps qui se conspue tant lui-même ? Pourquoi se faire à ce point le singe de nos ombres ? Ces instants d'autrefois, de naguère paraissent parfois tellement déguisés. On se croirait au carnaval, à la différence qu'on n'en voit jamais la fin, le bout du bout du défilé. Le temps ironise-t-il afin de mieux s'écouler ? Prête-t-on assez d'attention aux cernes qu'il nous laisse de sa moquerie ? Où se trouve donc l'œil de sa vigilance qui perce les nuées ? N'y a-t-il pas du pathétique dans ses dérobadés et ses feintes ? le vestiaire de ses attitudes ? Pourquoi ces images du passé nous mettent-elles en joue comme au bout d'un fusil ?

Il s'agissait en l'occurrence, parmi diverses photos prises vers 1900, de quelques daguerréotypes, du nom de leur inventeur

Daguerre qui, aidé du célèbre Niepce, les produisit grâce à un appareil (chambre noire, plaque métallique iodée) servant à fixer l'or fin du monde et dont Nerval crut aussitôt qu'il allait en détruire les illusions, les chimères, le qualifiant d'instrument de patience (de torture) bon pour les esprits fatigués, trop soucieux de vérité. Il faut dire que le sien si voltigeur et impressionnable n'en éprouvait nul besoin, pouvant d'un rien agile palper de l'univers le corps de fumée et en saisir aussitôt les braises. Il s'y brûlera d'ailleurs jusqu'à l'âme comme chacun sait.

Ces raisons et d'autres plus hantées m'amènèrent donc à retenir une dizaine de clichés. Mais ce choix fut-il le mien ? J'opérais avec la sûreté du rêve et c'est d'une telle pratique somnambule dont j'aimerais maintenant pouvoir vous parler. Le pourrai-je ?

### Au café Fradin vers 1900

Je ne sais rien du café Fradin. Un vain peuple l'emplit, sorti des Halles voisines où le commun du siècle se déballe. Fradin, le nom a de la gouaille ! Surtout prononcé avec l'accent du voyou parisien qu'entendit Nerval dans un établissement du même quartier, cinquante ans plus tôt, et qui semble à le croire personnel un rôle. Mais de quoi pourrait-on être moribond ? Ceux-là ne gémissent plus, ils sont tous morts, tom-

bés en poudre. Écroulée à jamais la longue salle au plafond d'un noir d'enfer et les étages au-dessus et le ciel en goguette que les étoiles trouent et dont la terre divague. Le lourd miroir au fond nous renvoie (en pure perte comme tous les miroirs) le flou de ce qu'on aperçoit. Mais pourquoi ce baromètre contre le mur de gauche ? Le beau temps comme le mauvais ne reviendront pas. Et puis que fait dans un tel endroit cet instrument scientifique ? Sert-il à mesurer la pression atmosphérique du pour et du contre ? la teneur en oxygène de la vivacité des reparties ? On devine le brouhaha, le nuage de paroles soustrait du cliché. On entendrait presque la soustraction générale, voire l'exclamatif ailé de ce consommateur penché, l'intrigue de ses propres mots, nouant, dénouant quelque affaire. La pendule va de soi. Mais marchet-elle ? Les neuf heures vingt qu'elle indique ne semblent guère convenir à cette fripe du matin tôt, à ces gens encore habités par la nuit. N'est-ce pas elle qu'ils s'approprient à boire ? Si le café réveille, le vin apporte vite le crépuscule. Mais nulle tasse, bouteille visible, pas de verres, à peine l'amorce d'une table dure. Là où nous serions attablés à trois ou quatre, ils se tiennent à six ou huit. Manquerait-on d'espace vers 1900 pour asseoir sa vérité ? Cachent-ils à dessein ce qu'ils dégustent ? La boisson appartient déjà à l'intime comme la viande qu'on découpe, le pain qu'on rompt, d'ailleurs avec plus de sainteté qu'aujourd'hui. On soupçonne l'épuisement, les traits tirés de l'heure, l'époque se fatigue plus vite. Les a-t-on réunis exprès pour la pose ? Je lis bien l'empressement à y répondre de la part du potentat à favoris et cravate lavallière et gilet à breloque debout au fond appuyé sur sa canne à pommeau. Le patron sans doute, assisté du serveur déjà à moitié effacé (le service efface) par la fenêtre blanchâtre où le jour se détermine. Car pour le reste, ces hommes de travail et de marchandises bourdonnent trop en eux-mêmes pour se soucier du photographe, à l'exception d'un furtif qui se retourne et des deux à casquette dont l'un fort aigu vous dévalise du regard, tandis que l'autre davantage éberlué, quoique autant moustachu, s'en étonne plutôt, prêt à nous faire place. Ce monde à l'évidence déborde de trop-pleins. Peu de parenthèses où nous pourrions nous installer, étendre nos jambes. Qui pourra dire la sauvagerie de cette blouse dos tourné au premier plan d'un possible manieur de bœufs ? La campagne de sa chevelure hirsute presque moderne. Ah j'oubliais la placide aux yeux morts, l'unique femme de l'assistance assise de face à l'abri de sa boîte lustrée par le sort, posée devant elle sur une nappe à franges. La caisse de l'établissement ? Elle indubitablement la patronne, comme nous en avertit la main protectrice de son avantageux époux posée sur le dossier de son fauteuil. Regarde-t-elle l'éternité ? Elle semble ailleurs, assise là pour la frime, à l'instar de ce mélancolique en limite de cliché que l'obscurité coiffe d'un bérêt à oreilles de lapin et dont l'œil de chaque côté du nez busqué toise un semblant de lointain. Est-ce l'hiver ? Je penche pour l'automne vu la nature des fripes. On n'a peut-être pas encore allumé le poêle dont le tuyau monte comme un I sans fumée.

### L'homme qui bâille

À sa fenêtre sans doute ? Une de 1851 fermée sur l'hiver. L'écharpe de laine en témoigne, et l'air enrhumé du visage large dont le nez remonte, prêt à éternuer. Une ombre de moustache parfume à peine les lèvres. Le négligé habile des habits semble vouloir indiquer une pseudo-condition artiste qu'accentue le foulard. Il y a de la palette dans cette main grasse pendante alors que l'autre moins adulte dressée comme un poing d'enfant exprime la candeur du sommeil d'où l'on sort. Les yeux plissés à la tatare fixent encore les steppes nomades du songe, mais la chevelure plus éveillée sort à l'instant des soins du peigne. Pose-t-il ? On ne peut parler à son égard d'une image volée, prise à son insu. Il sait manifestement qu'on le représente. Il se représente donc. La satisfaction l'emplit de la tête aux pieds. Nous nargue-t-il en se laissant éterniser dans une attitude si familière ? Que signifie ce bâillement qui l'étire jusqu'au tréfonds de son être ? L'ennui de la vie, du tout et du rien, l'ennui d'être vivant ? d'avoir à accomplir son activité d'homme, d'avoir bientôt à descendre, monter des escaliers, à se propager dans ses divers rôles ? Est-



**Portrait d'homme bâillant, brillant ou chantant**

Atelier inconnu  
Vers 1851  
Daguerréotype  
Ovale, 12 × 9 cm  
BNF, Estampes et Photographie, Eg<sup>5</sup> 249  
(Reproduit en couleurs pl. I)

Les conventions et la scénographie adoptées bientôt par les ateliers de portraits coulent les clients dans un moule qui nivelle l'individualité : l'identité corporelle reste le seul élément de différenciation personnelle à l'intérieur de types indéfiniment répétés. Une attitude singulière, un costume insolite, une expression cocasse ou l'emploi excentrique d'un accessoire marqueront parfois le rejet de cette uniformisation et la prise en charge par le sujet de sa propre représentation. Ce sera le fait d'un original, d'une personne très extravertie ou le plus souvent d'un comédien aussi à l'aise dans le studio que sur les planches. **B. M.**

ce l'entracte, la coupure des actes avant le retour de l'énergie qui vous mobilise comme un moteur? À cause du lourd rideau, on imagine l'appartement cossu, plein de péripéties héritées de la famille, tables, guéridons, colifichets, armoires et buffets chantournés. Le temps de la Deuxième République. Dans un an le prince-président Louis Napoléon deviendra empereur des Français. Il doit être dix heures du matin, du moins une heure confortable avec des minutes cirées comme le plancher sur lequel on glisse en patins de feutre.

### À propos de plusieurs mélancolies ou portraits d'époque Louis-Philippe

Les personnages s'échelonnent à partir de 1840, parfois seuls, saisis dans la nudité de leur solitude, telle cette femme, l'émotion à peine décollée de ses lèvres entrouvertes et dont l'œil par pudeur glisse vers les marges (que regardes-tu grand-mère que nous ne pouvons plus voir?) ou en couple, voire par trois, comme cet étrange trio où le père ou amant, assis dans une sorte de possession obscène, enserre à la taille deux jeunes filles debout au doux visage comme échappé d'un songe sage. À l'abri du front de l'homme, une unique pensée manifestement s'envoûte dont on n'aspire guère à dénouer les replis. Lui possède, elles sont possédées, sous la coupe réglée de cette large main grasse. Mais une fleur de sourire commence à s'épanouir sur leurs traits d'enfance. Se dégageront-elles un jour de cette société d'hommes? Bugeaud, la guerre en Algérie, la soumission d'Abd el-Kader, etc. Le fer meurtrier qu'on porte jusqu'à Madagascar contre le port de Tamatave. Un astronome Le

#### Portrait de jeune fille

Atelier inconnu  
Entre 1842 et 1845  
Daguerréotype  
Image 9,5 × 7,5 cm, sous-verre 15 × 12,5 cm  
Anc. coll. A. Gilles  
BNF, Estampes et Photographie, Eg<sup>4</sup> 189  
(Reproduit en couleurs pl. I)

La photographie hasarde ses premiers pas dans la représentation de la figure humaine et ne sait pas encore éviter le piège des déformations optiques posé par l'objectif. L'opérateur apprendra à placer le sujet afin que chaque partie du corps (notamment la tête, les mains et les bras) conserve ses justes proportions. **B. M.**



#### Père et ses deux filles

Atelier inconnu  
Entre 1842 et 1850  
Daguerréotype  
Image 9,5 × 7,3 cm, sous-verre 15 × 13 cm  
Anc. coll. A. Gilles  
BNF, Estampes et Photographie, Eg<sup>4</sup> 408  
(Reproduit en couleurs pl. II)

Pesante effigie d'un homme torturé par son poids et par l'inconfort de la pose : il est assis sur un siège très spécial, muni d'un appui-tête, révélé par un pied disgracieux que le photographe, sans doute par inadvertance, n'a pas masqué. **B. M.**

Verrier vient pourtant d'ajouter une nouvelle planète, Neptune, au ciel de nos connaissances. L'idylle lyrique se poursuit avec l'éther, cet infini qui remplit les têtes d'incrédulités.

On pressent que ces créatures aussi ont leurs nuages, qu'elles n'en descendront que par éclairs pour accomplir leurs destinées d'épouses et de mères, mais que pour le reste, un reste que n'enveloppe pas leurs robes plissées livrées à la cupidité des époux, des amants, elles vivront par les yeux quelque autre existence inépuisable que les fenêtres n'ouvrent pas, ni les portes ne referment. Déjà leurs délicates personnes le signifient, trop apprêtées pour les besoins du cliché. Leur être vrai à l'évidence se développe ailleurs, pousse plus convulsif entre les lianes de leurs cheveux dénoués rendus à leur état virginal. Ruissellent-ils en secret jusqu'à leurs pieds? Et ceux-ci, ces animaux qui nous soutiennent et dont on ne sait que faire couchés dans nos lits, quel chemin remuent-ils? quelle sente pas encore frayée? Les deux sœurs (le sont-elles?) nous mangent du regard pour nous suggérer le contraire de leur image, l'envers de cette pose que l'homme qu'elles encadrent (leur père? leur amant?) ne pourra jamais dénaturer. Il a beau bomber le torse, se gonfler du jabot. J'avoue un penchant pour celle de gauche, plus sauvageonne, tombée des arbres.

### Un couple m'émeut, un autre m'horrfie

Elle surtout au menton double, amorce d'un goitre (porte-t-elle des lunettes pour mieux nous éclaircir?), lui, collier de barbe prolongeant la blancheur hirsute de ses cheveux dressés d'effroi. Une sorte de tractation obscure se développa entre ces deux êtres déjà en âge. C'est leur vie commune qui a été photographiée, pas eux.



Ils peuvent s'appeler Paul ou Jeanne. C'est Paul Jeanne qui a été fixé, leur côte à côte, le mitoyen de leur existence. La façon qu'aurait l'un ou l'autre de se regarder, s'ils se regardaient. Mais à quoi bon, ils se savent épauler contre épauler. Se joignent-ils encore dans le coffre-fort de leurs nuits? L'amour autrefois d'eux ne faisait qu'un. Désormais, c'est l'habitude qui les accouple. Un autre être est né de leurs instants trop réunis, un enfant de leurs secondes oisives. Ils sont devenus les parents d'un temps qui peu à peu les défigure, leur ôte ce qu'ils étaient au profit de ce qu'ils deviennent. Des bourgeois certes, opulents, cette fois du Second Empire. La femme semble vouloir se grandir. Se tient-elle en douce sur la pointe des pieds? L'homme a de la rumeur en lui, l'on croirait que, sensible à ses sollicitations intérieures, il s'apprête à nous quitter, à sortir du cadre. On a dû le supplier pour qu'il accepte de poser devant l'objectif. Elle non, qui a revêtu ses atours du dimanche. Serait-il magistrat, juge d'une cour compétente? Il laisse manifestement à son épouse le soin de nous en informer. Le souhaite-elle? Elle a trop maintenu haut et fort le drapeau de leur couple pour se soucier d'autre chose que de la fierté de cet effort. Et son maintien le proclame.

L'autre couple, jeune encore mais en fait de dix ans l'ainé des précédents, craint à l'évidence de se laisser daguerréotyper, sans doute à cause de la nouveauté plus grande du procédé remontant au premier tiers du siècle. L'homme en tenue de soirée surtout qui recule au fond de ses yeux charbonneux. A-t-il peur qu'on lui dérober quelque part de son être? Pourquoi avoir accepté alors de se laisser figurer? L'influence de sa compagne?

Le coude de celle-ci semble plus aigu sur le guéridon qui les sépare. Une torpeur habite pourtant son visage languide qu'on aimerait chiffonner avec l'écharpe trop stricte et la robe qui doit dissimuler des développements inattendus, tous nocturnes. Mais la main gauche sur la cuisse semble sèche, accrocheuse. D'elle partira la vieillesse, le rameau des rides. On devine ces contemporains de Gérard de Nerval fin prêts pour le momentané, la sortie en ville, les quadrilles et la valse. «Élégance et désinvolture» pourrait être sa devise si...

1840, la reine Victoria d'Angleterre vient de se marier. L'Algérie se gagne peu à peu. On a occupé Cherchell. Des combats ensanglantent la province de Constantine. En juillet, la frégate *La Belle Poule* ira chercher les restes de Napoléon à Sainte-Hélène.

#### Couple âgé

Moissenet (F.) phot.  
Entre 1856 et 1858  
Daguerréotype colorié  
Image 9 × 7 cm, sous-verre 10,5 × 8 cm, écrin 12 × 9,5 cm  
Anc. coll. A. Gilles  
BNF, Estampes et Photographie, Eg<sup>3</sup> 74  
(Reproduit en couleurs pl. II)

Moissenet est alors installé à La Nouvelle-Orléans (Louisiane). Le faire assez large qui prévaut dans ce portrait est typique de la production américaine alors que les daguerréotypistes français se conforment trop souvent à un code de représentation qui étriqne la personnalité et ravale le sujet, selon le cas, au rang de modèle d'atelier ou de type (classe sociale, genre d'activité, etc.). Avant que Félix Nadar et quelques autres montent à quels sommets d'expressivité pouvait atteindre le portrait en photographie, les États-Unis offriront de stupéfiants exemples de renouveau et d'authenticité, au moins avec l'œuvre du studio de Boston ouvert en 1843 par A. S. Southworth et J. J. Hawes. **B. M.**

#### Jeune couple

Atelier inconnu  
Vers 1845, 1850  
Daguerréotype  
Image ovale 7,5 × 6 cm, sous-verre 13 × 11 cm  
Anc. coll. A. Gilles  
BNF, Estampes et Photographie, Eg<sup>3</sup> 472  
(Reproduit en couleurs pl. III)

Sont-ils fiancés? sont-ils mariés? ou sont-ils simplement membres d'une même famille? Tous les couples daguerréotypés ne montrent pas cette retenue. Au-delà du rendu de la ressemblance physique dont les photographes de l'époque font un argument publicitaire, le document photographique peut refléter les mœurs et les mentalités d'une époque donnée. On sait ce qu'il en était du mariage dans la bonne société bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle, des arrangements auxquels il donnait lieu et du peu de cas que l'on faisait des sentiments profonds des intéressés (surtout de l'intéressée). On s'expliquerait ainsi le quant-à-soi de ces jeunes gens, à peine atténué par un coudoisement très discret. **B. M.**



#### M<sup>me</sup> Roudeau et son fils Eugène

Mayer frères phot.

1848

Daguerréotype colorié

Image 9 × 7 cm, sous-verre 15 × 13 cm

BNF, Estampes et Photographie, Eg<sup>4</sup> 511

(Reproduit en couleurs pl. III)

À pied d'œuvre parmi les premiers (1841), Ernest Léopold et Louis Frédéric Mayer travailleront ensemble jusqu'en 1861, s'associant en 1855 avec Louis Pierson, autre photographe important du Second Empire. Bien que les enfants soient un thème de représentation particulièrement difficile à fixer, les ateliers ne ménagent pas leur peine pour les représenter. Afin d'obtenir l'immobilité, de capter l'attention, conditions incontournables de réussite d'un portrait, le photographe Marc Antoine Gaudin a donné un « truc » dans un traité pratique publié en 1844 : « On leur dit de regarder dans l'appareil, qu'ils vont y voir une petite souris ou un petit oiseau. » B. M.

#### Mère et son enfant

Atelier inconnu

Autour de 1860

Épr. sur pap. alb., 15,8 × 9,5 cm

Anc. coll. G. Sirot (A 11257)

BNF, Estampes et Photographie, En<sup>1</sup> 6(1) b

On imagine un photographe de province qui, loin de l'apparat des ateliers parisiens, pratique avec simplicité : peu de composition, un espace à peine construit, mais une pose juste, excluant les déformations. Sous la rusticité de l'ordonnance, on sent chez lui de la tendresse pour ses patients et un souci de leur livrer une image conforme à celle qu'ils ont d'eux-mêmes en entrant dans le studio. B. M.

#### Les mères

Elles sont deux saisies à des années différentes, leur enfant sur les genoux, des genoux, un garçon, une fillette, de 1848 et 1850. Les enfants surtout effraient. L'un, rancune avouée, vous toise par en dessous, menotte posée sur la robe noire de sa mère fort spectrale. Alors que l'autre plus subtile nous reconsidère. On s'est déjà rencontrés ? interrogent ses yeux clairs. Les cheveux blonds qu'elle perdra assez tôt coiffent un front haut agrandi de méfiance. Mais chers ancêtres comment pourriez-vous ? Nous ne sommes que vos héritiers, les rejetons dispersés de votre sang. De l'irréel a été photographié. Est-ce la figure un peu longue d'une des mères qui nous



tire vers l'anomalie? Dans l'air des clichés flotte un parfum d'étrangeté, un autre monde se propose et se refuse. Du secret enveloppe les postures. Une des femmes semble les décacheter davantage, celle à la jupe ample plissée à petits carreaux et dont les yeux de braise portent loin. Et d'ailleurs quel est ce vague fantôme derrière, espèce de rideau serré à la taille?

### Le jeune homme victorieux

Cigarette à la bouche non allumée pour nous faire croire qu'il a l'âge de fumer. Main sur la hanche, taille bien prise, chapeau à la désinvolté, cravate, fond de parc avec maison bourgeoise qu'on soupçonne à l'écart des trois marches dans le soleil de saison. Le jeune homme de 1890 ne pose pas, il embrasse le cliché. C'est sa jeunesse qu'il nous offre en bon fils de famille provinciale à peine dégourdi par les feuilles, la végétation lascive qui ne cesse de s'entrelacer. Il a presque l'allure d'un conscrit mais le sergent recruteur c'est le printemps ou l'été, pas l'automne, davantage adjudant. On pense à un jeune fêtard encore déguisé par sa nuit que les trois boutons de sa veste un peu lâche retiennent d'aller se coucher. Bien qu'à la réflexion tout cela paraisse de la frime, un arrangement.

### L'asile de nuit

La misère 1900. L'impression bizarre de vitesse donnée par la voûte et la courbe de tous ces dos dormant sur leurs genoux. Un misérable de très près nous fixe. Que photographies-tu? semble-t-il dire. S'il pouvait nous déchirer de ses yeux clairs, il le ferait. Un autre au fond s'étonne, moustache encore conquérante. L'ampoule poire d'angoisse de cette sorte de cave éclaire l'anéantissement général. Cinq toujours réveillés luttent encore et une main sur un front qui refuse de s'engourdir, mais les autres sommeilleux tombèrent dans la fosse d'oubli. En particulier, un groupe emmêlé à droite sous un arc maçonné. Mais que fait donc cette femme chapeauté, habillée de frais avec un col en dentelle au milieu de cette fatigue d'hommes? Est-elle la préposée? celle qui encaisse les pauvres sous, donne la



#### Jeune bourgeois de la Belle Époque

Phot. amateur

Vers 1890

Épr. au chlorure ou au bromure viré, 18 x 13,1 cm

Anc. coll. Sirod (D 10161)

BNF, Estampes et Photographie, En

Noceur ou gigolo ou brave petit jeune homme qui veut se donner l'air d'un fêtard avec son chapeau rejeté en arrière et sa cigarette à la bouche; ayant résolu les principaux problèmes techniques (conquête de l'instantanéité, allègement du matériel, simplification des opérations), la photographie entre dans sa phase de vulgarisation. La classe aisée peut pratiquer elle-même ou se faire photographier par un proche dans son cadre de vie ou sur les lieux de son activité. C'en est à peu près fini des séances de pose dépersonnalisantes même si la plupart des amateurs de ce temps préfèrent la mise en scène à la prise de vue sur le vif. **B. M.**



#### Asile de nuit

Phot. professionnel inconnu

Vers 1900

Épr. sur pap. alb., 24,1 x 30,4 cm

Anc. coll. Sirod (D 10161)

BNF, Estampes et Photographie, En

On tient peut-être ici un élément d'enquête dans les milieux défavorisés sans que l'on sache quoi que ce soit d'une commande de ce type. Berceau de la photographie, participant activement à son progrès technique, à son institutionnalisation, à sa promotion au rang des arts, la France accuse un certain retard dans le registre du reportage social. La bourgeoisie française veut bien exalter visuellement la manufacture, la machine, l'ingénieur, mais se garde d'ouvrir des échappées sur la condition des victimes de la mutation amorcée avec l'industrialisation et l'urbanisation. La société anglo-saxonne la devancera dans ce domaine: l'Américain Jacob A. Riis a commencé son enquête dans les quartiers pauvres de New York (1887). **B. M.**

permission de s'abîmer, assis la tête dans ses mains ? Il y a un trou dans le plafond avec un sac qui retient quoi ? de la terre menaçant de se déverser ? On ne distingue pas très bien la nature de l'avalanche suspendue. Est-ce une trappe d'aération ? de survie ? Un chapeau melon s'assouplit à côté d'une casquette au sommet d'un crâne. Où sommes-nous ? dans quels dessous de ville ? L'aube revenue pourra-t-elle jamais déplier, étirer tant d'infortunes ? L'énergie d'entreprendre n'appartient qu'à la surface, ici sous ces pierres presque tombales rôde la stupeur d'être, pourquoi ? pour qui ? Existe-t-on encore ? Les pieds existent, les mains, les bras, le corps qui pèse sur l'âme, mais elle justement ?

### Le rire dans l'eau

Durant la Grande Guerre, deux hommes de 1917, un dimanche d'août, loin du front où les troupes françaises viennent de s'emparer de la cote 304 près de Verdun. L'eau est franche, la rivière qui tombe en elle-même à la chute pétillante de plaisir avec les baigneurs en maillot à bretelles. L'eau les habille presque. La famille sur la berge s'amuse sans nul doute de ce courant en loques. Comment ont-ils pu avoir l'idée ces gaillards de s'opposer ainsi au déchirement continu du flot qui ne cesse de se perdre vers la mer ? vers l'évasif aux mille figures d'écume ? Du feuillage mange le détail domestique d'une bâtisse. Un volet a été repoussé. Je ne crois guère à des paysans, des gens du cru, plutôt à des citadins, militaires en permission qui détournent sans vergogne, dévergoncent les usages tirés au cordeau de cette campagne, qui se torchent même avec sa végétation, tout à leur joie de faunes suburbains.

#### Baignade dans le Morin

Phot. amateur

Avant 1917

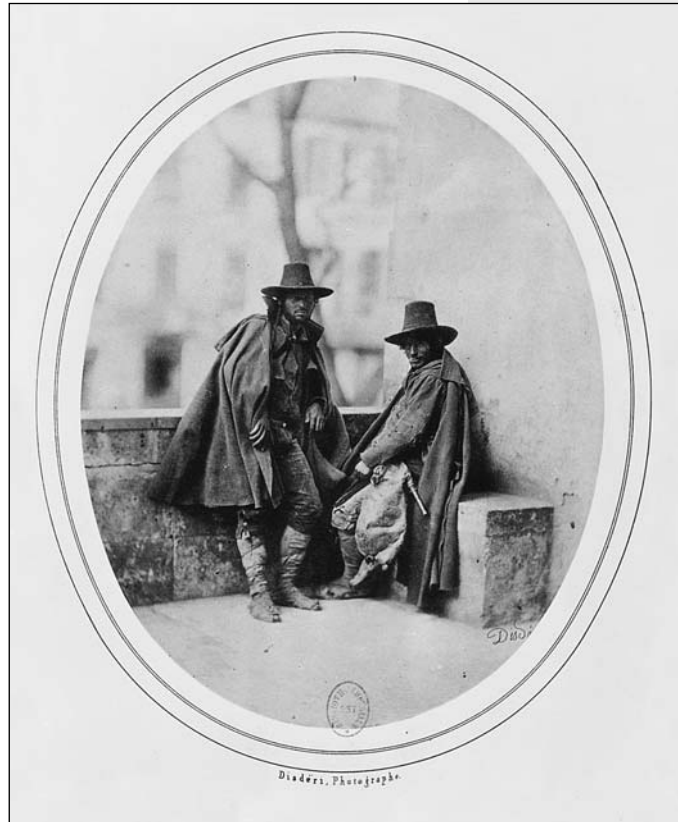
Épr. argentique, env. 9 × 9 cm

Anc. coll. Sirot (D 10161)

BNF, Estampes et Photographie, En

Exemple d'instantané dont la pratique s'est généralisée bien après l'apparition de la nouvelle émulsion au gélatinobromure qui la rendait possible au contraire des plaques au collodion qui avaient régné des années 1850 à 1880. Aux portraits jaunés des albums de famille figés dans l'espace et le temps imposés par le photographe de studio succèdent des enregistrements des figures de parents et d'amis saisies dans le temps et l'espace du déroulement de leurs loisirs et de leurs occupations. **B. M.**





### Musiciens calabrais

À Nîmes, une fin d'hiver. L'arbre se tient en effet sans feuilles derrière ces deux musiciens calabrais de 1853. Le soleil les a tannés, et les intempéries. Ils jouent d'une sorte de bombarde aigrette. On a dû leur dire en échange de quelques sous : « Mettez-vous là ! » Ce *la* qu'ils poussent sans cesse contre l'adversité des rues, le mauvais sort. Ils ont marché, marché, chanté, chanté. La musique et la faim (l'une affamant l'autre) les entraînent de village en village. La misère certes les oblige à s'égosiller. Mais ils furent déjà tellement rétribués par le ciel clair, la fougue du vent, les mille piécettes de la pluie. Le manteau presque cape jeté sur les épaules, le chapeau tonitruant expriment la beauté de leur aventure inlassable. Un jour ici, le prochain ailleurs avec ses aubes qui vous enfarinent de gaieté, ses crépuscules. Leurs jambes robustes protégées par des sortes de bandes molletières les portèrent un peu partout avec une prédilection pour le sud, le sud de tout, de cet éclat dans la pénombre entrevu en passant. Ils passent, jamais ne stationnent plus loin que le besoin machinal de se nourrir, de dormir, de gagner leur vie à la force de leur voix. Ils passent, effleurent, ne dérangent pas les plis du paysage. Sont-ils passés ? On s'attroupe autour d'eux. Le plus jeune accoué au mur guérit de ses refrains les solitudes. Son compagnon d'âge gonfle autant son instrument de malice que de musique. Ils traquent la note juste. Quand un cœur digne de ce nom s'exhale en baisers sur les lèvres, quand... Ce sont les amants des heures. Ils célèbrent le temps. Un temps qui soudain arrête de s'écouler, oublie ses performances pour mieux les entendre.

Michel Chaillou

### Les Calabrais

Disdéri (Eugène) phot.

1853

Épr. ovale sur pap. alb. 15,1 × 12,1 cm, pl. 40 × 28 cm

D. L. 1854

BNF, Estampes et Photographie, Eo 19(1) b

Ce médaillon appartient à une série intitulée « Types photographiques de Disdéri », qui contient de nombreux thèmes à la mode dans les arts du dessin : musiciens ambulants, mendiants et autres sujets de la rue. La volonté de se couler dans un genre dominant et traditionnel se manifeste ici jusque dans la présentation même des images. Cependant, à la différence de ses confrères qui ne voient dans ces motifs pittoresques que prétexte à une mise en tableau parfois ordonnée dans leur atelier, Disdéri s'attache à procurer l'illusion d'une scène cadrée dans la rue et vivant encore d'une vie réelle. Son contemporain Charles Nègre ira encore plus loin en gardant au fait enregistré son caractère d'événement spontané ou quotidien, bien que les techniques anciennes excluent la pratique de l'instantané. **B. M.**